

Alain Delorme

# Le Roman de Renart





Alain Delorme

Le Roman de Renart

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2012

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-48003-3

Dépôt légal : mars 2012

© Edilivre Éditions APARIS, 2012

## Au lecteur

Le texte original qui a servi de base à cette réécriture – terme qui me paraît de beaucoup préférable à celui de « traduction », s’agissant d’une tentative de rajeunissement de l’ancien français – est celui de M.M. Dufournet et Méline, dans l’édition Garnier-Flammarion. Principalement établi d’après le manuscrit A dans la classification de Ernest Martin, il semble le plus sûr et le plus cohérent.

Puisque de nos jours l’œuvre originelle n’est malheureusement plus lisible dans le texte (sauf peut-être par une poignée de spécialistes), j’ai cherché avant tout à lui donner un équivalent poétique accessible à nos contemporains. En particulier, j’ai conservé le vers octosyllabique, seul apte, à mon sens, à préserver le rythme alerte du poème. Quand cela était possible, j’ai gardé les rimes du texte original. A défaut, j’ai introduit des rimes ou assonances nouvelles.

J’ai ainsi voulu offrir au lecteur un texte fluide qu’il puisse lire sans notes et sans être arrêté à chaque instant par des mots sortis d’usage. Toutefois, j’ai

laissé subsister les formes et les termes anciens qui donnent au poème sa saveur, aussi souvent qu'ils ne nuisent pas à la compréhension.

*AD*

EXTRAIT

**I**

**« Mais onques n'oïstes la guerre  
Entre Renart et Ysengrin »**



## Renart et les anguilles

Seigneurs, quand l'été se termine,  
Que le doux temps alors décline  
Et qu'hiver revient en saison,  
Renart était en sa maison,  
Mais de réserves n'avait plus : 5  
Quelle affreuse déconvenue :  
Plus rien à vendre ou acheter  
Ni rien pour le reconforter !  
La faim le fait sortir du bois  
Et filer bas sans qu'on le voie ; 10  
Puis il traverse une jonchère  
Entre le bois et la rivière ;  
Il a tant marché, tant erré  
Que dans un chemin empierré  
S'est accroupi seigneur Renart ; 15  
Moult il guette de toutes parts,  
Cherchant où trouver à manger,  
Tant par la faim est ravagé.  
Ne sait que faire, est moult inquiet.  
Il se couche près d'une haie 20  
Pour y attendre l'aventure.

Or, voici venir à forte allure  
 Des marchands de poissons chargés  
 Qu'à la mer ils avaient pêchés.  
 Ils avaient pleinté de harengs 25  
 Car il avait soufflé grand vent  
 Pendant une semaine entière,  
 Ainsi que bons poissons divers,  
 A profusion, grands et petits,  
 Dont leurs paniers sont bien remplis, 30  
 Et des lamproies et des anguilles  
 Qu'ils ont achetées dans les villes.  
 Leur charrette moult est chargée.  
 Renart qui sait les gens gruger  
 Etait à portée d'arbalète 35  
 Quand il vit la lourde charrette  
 Avec anguilles et lamproies.  
 Sur le chemin, en tapinois,  
 Il s'approche pour les berner  
 Sans qu'ils puissent le repérer. 40  
 Puis en pleine route il s'écroule.  
 Ecoutez donc comme il les roule !  
 Dans un peu d'herbe il s'est couché  
 Et fait le mort à s'y tromper.  
 Renart qui sait berner les gens, 45  
 Ferme les yeux, montre les dents,  
 Et son souffle moult amenuise.  
 Ouïtes-vous telle traîtrise ?  
 Il reste là sans mouvements  
 Alors qu'arrivent les marchands, 50  
 D'aucune façon sur leur garde.  
 Le premier le voit ; il regarde  
 Puis interpelle son voisin :

« Là, c'est un goupil ou un chien ! ».  
 L'autre aussi regarde et lui crie : 55  
 « C'est un goupil, prends-le, vas-y !  
 Eh connard, fais gaffe qu'il file !  
 Ce coup, il sera bien habile,  
 Renart, s'il veut point qu'on l'écorche ! ».  
 Vitement le marchand s'approche, 60  
 Son compagnon est sur ses pas ;  
 Tout près de Renart les voilà.  
 Trouvant le goupil étendu,  
 Dans tous les sens ils le remuent,  
 Ne craignant point que lui les morde, 65  
 Ils tâtent le dos puis la gorge :  
 « Il vaudra bien, dit l'un, trois sous » ;  
 L'autre réplique : « Sacredious,  
 Il en vaut bien quatre, au bas mot.  
 De charge, nous n'avons point trop, 70  
 Jetons-le donc sur la charrette ;  
 Ah, vois, sa gorge est blanche et nette ! »  
 Sur ce, ils repartent sitôt ;  
 Ils l'ont lancé sur le chariot  
 Et en route se sont remis. 75  
 Ils s'ébaudissent à grand bruit,  
 Disant : « Bon, pour l'instant c'est tout,  
 Mais ce soir, une fois chez nous,  
 On lui découdra son surplis ».  
 Ils rient de leur plaisanterie, 80  
 Renart aussi a de quoi rire :  
 Il y a loin du faire au dire.  
 Sur les paniers il est couché,  
 Des dents l'un d'eux il a tranché  
 Et en a tiré (croyez-m'en) 85

Une trentaine de harengs.  
 Moult allégé fut le panier  
 Dont il mangea bien volontiers,  
 De sauge ou sel n'ayant besoin.  
 Mais avant d'aller son chemin, 90  
 Il va relancer l'hameçon,  
 Comme j'en ai fort le soupçon.  
 L'autre panier a assailli,  
 A mis son nez et n'a failli :  
 Il en sort trois colliers d'anguilles. 95  
 Renart, en ruses fort habile,  
 Y passe le cou et la tête  
 Et sur son dos il les apprête  
 Si bien qu'il en est tout couvert.  
 Ores il n'a plus rien à faire, 100  
 Si ce n'est à trouver comment  
 Redescendre du chargement  
 (Il n'y a planche ou escalier).  
 Alors il s'est agenouillé  
 Pour regarder, dans la pensée 105  
 De bien sauter sans se blesser.  
 Puis il s'est un peu avancé  
 Et, pieds devant, s'est élancé  
 De la charrette sur la voie,  
 Portant toujours au cou sa proie. 110  
 Et puis, quand il eut fait le saut,  
 Dit aux marchands : « Que Dieu vous sauve !  
 Ce peu d'anguilles est pour nous,  
 Je laisse les autres pour vous ».  
 Les deux marchands, quand ils l'ouïrent, 115  
 De ce prodige s'ébahirent ;  
 Ils crient : « Le renard ! le renard ! »,

Et se retournent vers le char  
 Où ils pensaient pouvoir le prendre.  
 Mais lui se garde bien d'attendre. 120  
 L'un des marchands, qui pense fort,  
 A l'autre dit : « Nous eûmes tort  
 De le mal garder, ce me semble ».  
 Tous deux battent leur coulepe ensemble :  
 « Las ! dit l'un, notre dam fut grand 125  
 D'avoir été bien trop confiants !  
 Nous étions moult fous et pendards  
 De nous être fiés à Renart.  
 Nos paniers sont bien allégés  
 Et diablement désengorgés : 130  
 Il a bien pris deux rangs d'anguilles.  
 Qu'elles le percent comme aiguilles ! »  
 « Ha ! disent les marchands, Renart,  
 Vous êtes un fieffé pendard.  
 Puissiez-vous bientôt en crever ! 135  
 – Mes braves, pourquoi s'énerver ?  
 Vous direz tout ce qu'il vous plaît,  
 Je suis Renart et je me tais ».  
 Les marchands courent après lui,  
 Mais bernique pour aujourd'hui ! 140  
 Tant est rapide son cheval.  
 Il fuit promptement par un val  
 Jusqu'à atteindre un sien repaire.  
 Pour les marchands rien d'autre à faire  
 Qu'à se traiter de gros balourds. 145  
 Déconfits, ils font demi-tour.  
 Renart repart à douce allure  
 (Il a connu pire aventure)  
 Et à son château il se rend

Où sa mesnie là-bas l'attend, 150  
En proie à fort grande anxiété.  
Renart par le porche est entré.  
A sa rencontre court sa dame,  
Hermeline, la jeune femme,  
Qui moult était courtoise et franche, 155  
Puis Percehaie et Malebranche,  
Les deux renardeaux, les deux frères,  
Sautent au poitrail de leur père  
Qui s'en venait à petits bonds  
Repu, joyeux, le ventre rond, 160  
Les anguilles autour du col.  
Sans craindre de passer pour fol,  
Derrière lui il clôt sa porte,  
Vu les anguilles qu'il rapporte.

*(branche III, vers 1 à 164)*

## La tonsure d'Ysengrin

En son donjon entre Renart.  
Ses fils, avec beaucoup d'égards,  
Lui ont les jambes essuyées,  
Puis les anguilles dépouillées  
Et coupées en petites tranches, 5  
Et sur des brochettes en branches  
De coudrier les ont passées.  
Vite le feu ont relancé  
Car moult bûches il y avait.  
Ils ont poussé fort le soufflet 10  
Et disposé tous les poissons  
Dessus la braise et les tisons.  
Or, pendant le temps qu'ils cuisaient  
Les anguilles, les rôtaient,  
Voici venir sire Ysengrin, 15  
En chasse depuis le matin  
Jusqu'à cette heure en la contrée  
Sans avoir pu rien attraper.  
Le jeûne l'a moult amaigri  
Par tous ces temps de pénurie. 20

Lors il alla par un essart  
 Tout droit au château de Renart.  
 Il voit la cuisine fumer  
 Où le feu était allumé ;  
 Les anguilles y rôtissaient 25  
 Pendant que ses fils les tournaient.  
 Ysengrin en sent la fumée  
 Dont il n'avait l'accoutumée.  
 Lors il se met à renifler  
 Et ses babines à lécher. 30  
 Ils eût été prêt à servir  
 Pourvu qu'on veuille lui ouvrir.  
 Il s'approche d'une fenêtre  
 Pour regarder qui ce peut être ;  
 Et il commence à méditer 35  
 Sur le moyen pour lui d'entrer  
 En pèlerin ou en ami ;  
 Mais il ne réussira mie :  
 Renart est de telle matière  
 Qu'il reste sourd à la prière. 40  
 Le loup s'assied sur une souche  
 Et baille à se meurtrir la bouche.  
 Il court, recourt, regarde tant  
 Mais sans pouvoir trouver comment  
 Pénétrer en la forteresse 45  
 Par des cadeaux ou des promesses.  
 Mais à la fin il délibère  
 Qu'il va supplier son compère  
 Et que par Dieu il lui demande  
 De lui donner un peu de viande. 50  
 Il l'appelle par un pertuis :  
 « Sire compère, ouvrez-moi l'huis !

Je vous porte bonnes nouvelles,  
 Qui vous seront douces et belles ».

Renart l'entend, le reconnaît 55  
 Mais pour l'accueillir rien ne fait :  
 Il reste sourd et rien ne donne.  
 Et Ysengrin moult s'en étonne,  
 Dehors, dans le froid qui le vrille  
 A saliver pour les anguilles ; 60  
 Il insiste : « Ouvrez-moi, beau sire ! »  
 Alors Renart se met à rire  
 Et demande : « Qui êtes-vous ? »  
 L'autre de répondre : « C'est nous »  
 – Qui ça, nous ? – Votre compagnon. 65  
 – Je vous prenais pour un larron.  
 – Mais non, dit Ysengrin, ouvrez !  
 – Eh bien, dit Renart, attendez  
 Que les moines aient terminé,  
 Ils sont encor tous attablés. 70  
 – Comment donc, il y a des moines ?  
 – En fait, il s'agit de chanoines  
 Qui sont de l'ordre de Tiron,  
 (Dieu nous garde que nous mentionnons)  
 Auquel maintenant j'appartiens. 75  
 – Nom de Dame ! fait Ysengrin,  
 Me dites-vous la vérité ?  
 – Oui, par la sainte charité.  
 – Acceptez donc de m'héberger !  
 – Mais vous n'aurez rien à manger. 80  
 – Vraiment, vous n'avez pas de quoi ?  
 – Si, répond Renart, par ma foi,  
 Mais pourrai-je vous demander :  
 Etes-vous venu pour mendier ?

- Non, mais pour voir où vous logez. 85
- Pour ça, il n’y faut point songer.
- Et pourquoi donc ? s’écrie le loup.
- Ce n’est point le moment du tout.
- Dites, mangez-vous de la viande ?
- Voilà plaisanterie bien grande. 90
- Vos moines, qu’ont-ils à manger ?
- Je vous le dis bien volontiers :
- Ils mangent des fromages mous
- Et des poissons qui ont gros cous.
- Car Saint Benoît nous recommande 95
- De ne point manger d’autre viande ».
- « Par exemple ! dit Ysengrin,
- Je n’en savais fichtrement rien.
- Mais je vous prie de me loger !
- Je n’ai nul endroit où aller. 100
- Vous loger ? dit Renart, bernique !
- Nul, sauf s’il est moine ou ermite,
- Ne peut être hébergé céans.
- Je n’y peux rien, allez-vous en ».
- Ysengrin finit par comprendre 105
- Que quoi qu’il essaie d’entreprendre,
- Chez Renart il ne va entrer.
- Que lui reste-t-il ? Endurer.
- Mais malgré cela, il s’enquiert :
- « Le poisson, est-ce bonne chère ? 110
- Donnez-m’en au moins quelque bout.
- C’est juste pour savoir le goût.
- C’est bien de les avoir pêchées,
- Ces anguilles, et écorchées
- Pour que vous leur fassiez honneur ». 115
- Renart, ce grand maître trompeur,

Prit des anguilles trois tronçons  
 Qui rôtaient sur les tisons,  
 Cuits bien à point et dont la chair  
 Avait fini par se défaire. 120  
 Il en mange un, l'autre il l'apporte  
 A l'autre qui reste à la porte.  
 « Compère, lui dit-il, venez  
 Plus près pour que vous receviez  
 Par charité la nourriture 125  
 Que vous donnent ceux qui sont sûrs  
 Que vous serez moine demain ».

« Je ne sais point, dit Ysengrin  
 Si ce sera ; ma foi, peut-être,  
 Mais la pitance, beau doux maître, 130  
 Baillez-la moi bien promptement ! »  
 Renart la baille et il la prend  
 Et lui a vite fait un sort ;  
 Il en eût bien mangé encore.  
 Renart lui dit : « Que vous en semble ? » 135  
 Il frémit, le gourmand, il tremble,  
 Brûlant d'avoir une autre part :  
 « Certes, fait-il, seigneur Renart,  
 Dieu vous rendra plus que le tout.  
 Donnez-m'en donc encore un bout, 140  
 Beau doux ami, pour que l'on veuille  
 Que dans votre ordre l'on m'accueille.  
 – Par vos bottes, lui dit Renart,  
 D'un mauvais coup onc en retard,  
 Si beau moine vous vouliez être, 145  
 Je ferai bien de vous mon maître,  
 Car je sais bien que les seigneurs  
 Vous éliraient comme prieur

Avant Pentecôte – ou abbé.  
 – Allons, allons, vous plaisanter ? » 150  
 Alors Renart : « Non point, beau sire,  
 Sur ma tête, j’ose le dire,  
 Par les restes de saint Antoine,  
 On ne verrait aussi beau moine.  
 – Recevrai-je assez de poissons 155  
 Pour que j’obtienne guérison  
 De ce mal qui m’a abattu ? »  
 Et Renart lui a répondu :  
 « Tant que vous pourrez en manger.  
 Ah ! Avant il faudra couper 160  
 Et votre barbe et vos cheveux ».

Ysengrin gronde bien un peu  
 Quand on lui dit de se raser :  
 « Compère, s’il faut y passer,  
 Rasez-moi donc rapidement ! » 165  
 – On va vous faire promptement  
 Une grande et large couronne,  
 Juste le temps que l’eau bouillonne ».

Oyez maintenant le plus beau.  
 Renart a mis à chauffer l’eau 170  
 Le temps qu’elle soit bien bouillante.  
 Puis il revient devant son antre  
 Et fait passer la tête au loup,  
 Près de la porte, par un trou ;  
 Il tend bien le cou, Ysengrin. 175  
 Renart, qui le tient pour crétin,  
 L’eau bouillante lui a lancée  
 Et sur le crâne renversée :  
 C’est bien un coup de pute bête.  
 Lors Ysengrin secoue la tête, 180